

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1944, tome 42, p. 107-111

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

La « vox populi » signale avec insistance l'élégant péché d'omission perpétré par les typos au bas de la dernière chronique : ce n'est pas, dit-on, Bernard Couchepin qu'il faut lire, mais bien Bernard *et* Couchepin. Plaise à Dieu que la rumeur publique ait raison ! car, s'il est doux de prendre ici la place de Bernard, c'est un honneur mille fois plus éclatant que de succéder à cet impressionnant duo. J'en rends grâce au Destin, et je suis presque tenté de renoncer, par déférence, à protester *suaviter et fortiter* contre l'épithète de « lamentables » infligé à mes camarades les humanistes par mon ou mes prédécesseurs. Mais, Monsieur ou Messieurs,

*Une juste colère engendre le lyrisme.
Je vous dirai merci, car votre affreux cynisme,
En insultant si fort à notre Humanité,
N'a fait que renforcer l'heureuse hilarité
Qui règne sur nos cœurs et sur nos destinées.
La valeur n'attend point le nombre des années,
Et celle de l'esprit que vous nous refusez
Nous fait si peu défaut que vous nous amusez
A vouloir à tout prix la trouver lamentable.
Nous allons, cher monsieur, mettre cartes sur table,
Et proposer ici, par de sûrs arguments,
Un brillant démenti de vos faux jugements :
Vous ne trouverez point, dans tout notre Collège,
De cerveaux bien meublés plus ravissant cortège
Qu'en ces Humanités où l'on a sous la main
Sieur Boris l'honnête homme et le sage Germain !
Cherchez-moi donc ailleurs un Joson qui glapisse
D'augustes ronflements au trombone à coulisse,
Ou cet Ispérian, dont l'immense cœur d'or,
Réservant ses amours à l'art du quatuor,
Consentit tout de même à mêler sans faiblesse
Au fracas des pistons des coups de grosse caisse.
Où donc peut-on trouver parmi nos détracteurs
Un autre Salina comme Chef-Eclaireur ? ...
Mais je m'arrête ici ; je préfère me taire ;
Je ne parlerai point de gloire littéraire
C'est assez l'exposer à quelques malandrins
Que d'avoir composé vingt-sept alexandrins.*

Voilà qui est fait. Je suis très content de moi. Non seulement d'avoir mis sur pieds ces vingt-sept vers (et trouvé la rime à

celui de Corneille), mais surtout de constater que la page se remplit très rapidement, à l'aide de ces petites lignes de douze syllabes. C'est que je ne possède pas une « matière » suffisante pour me permettre d'être concis ; il fallait bien trouver le moyen d'occuper beaucoup d'espace en disant peu de choses. Maintenant, à l'œuvre !

*Laissons ce ton badin.
Courons sur le tremplin,
Sautons en arrière
Jusqu'au dix-huit frimaire.*

Très mauvais, ces quatre vers, n'est-ce pas ? mais fort utiles, je vous assure, puisque me voici, par eux, établi dans mon sujet. Ce fut, vous vous en souvenez, une bien belle fête, l'Immaculée Conception ; mais, en février, elle représente avant tout, pour le chroniqueur, un effort de mémoire prodigieux. Dans mon esprit, cependant, deux faits dominant lumineusement la brume : 1° Lolo, qui avait perdu son portemonnaie pour la quête du matin, le retrouva pour la sortie de l'après-midi ; — 2° Decrind — avec Fame, naturellement — arriva en retard au cinéma pour des raisons éminemment obscures et vaguement disciplinaires.

Au soleil de ces deux événements, reconstituons la fameuse journée. Le film nous donnait des nouvelles de notre vieil ami Pinocchio. Il a bien changé, le pauvre, depuis qu'il a émigré en Amérique ; sa vie là-bas ne doit pas être très amusante. Gepetto, son père, y a probablement gagné des sous et certainement perdu la raison : figurez-vous qu'il a acheté toutes les vieilles horloges des Etats-Unis pour garnir son nouvel atelier ; quelle pitié, mesdames ! Le grillon-parlant lui-même (l'homme sage par excellence) est devenu manifestement fou : rubicond, revêtu d'une courte jaquette, il fume des bouts-tournés et fait de l'œil aux poissons rouges. Bouquet spirituel : Aimons nos montagnes, notre alpe de neige, aimons nos campagnes et n'allons pas chercher fortune ailleurs.

Mais « Pinocchio » ne fut pas — Dieu soit béni — l'unique joie de l'âme en cette fête. La tradition veut que nous jouissions ce jour-là de trois sermons. Ce qui est un peu moins traditionnel, c'est que le troisième nous enchante et que nous l'écoutions avec un profond plaisir et un réel profit. Et ce fut précisément ce qui arriva, grâce à Mgr le Prévôt du Grand St-Bernard. A l'émouvante cérémonie du soir, il parla avec tant de chaude cordialité, exprima une doctrine très élevée en un langage si simple, qu'il nous en reste encore maintenant dans le cœur davantage qu'un souvenir ému. Merci à Mgr Adam et merci également à M. Broquet, puisque l'exécution du beau chœur final fut à la hauteur de la prédication.

Qu'il serait agréable de pouvoir n'évoquer, dans une chronique de collège, que des joies et des rires, ne relater que fêtes et congés ! Mais l'image de notre vie en serait inexacte, car nos cœurs ont eu, cette année, leur part de douleur. Voici que pour la cinquième fois, l'Abbaye est frappée par le deuil : quelques mois après notre cher M. Bussard, c'est M. le Chanoine Terrettaz qui, à la vigile de l'Immaculée Conception, mourait subitement. Agé de soixante-deux ans, il était demeuré fidèle jusqu'à la fin — et avec quel zèle — à sa charge de professeur. Excellent pédagogue au cœur ardent et profondément bon, il mettait dans son enseignement une fougue et un enthousiasme entraînants. Et les a-t-il aimés, ses petits élèves de Principes et de Rudiments ! Aussi, quelle joie c'était pour eux que d'accueillir à la porte de leur classe, en de joyeuses manifestations d'amitié, l'affectueux papa Terrettaz ! C'est un bon ami qu'ils ont perdu, mais ils savent bien que le cher chanoine n'a pas cessé de les aimer et que, du ciel où leurs prières l'auront aidé à monter, il les aidera encore et contribuera à leur enseigner autre chose que de l'arithmétique : il leur apprendra à le rejoindre.

Ce premier trimestre indéfiniment extensible touchait à sa fin. Il ne se termina pas sur cette note triste : nous avions à célébrer, le dernier jour, la fête de M. Zarn. Bien que Joson fût atteint par la mystérieuse maladie dont parlèrent Bernard, Couchepin dans la dernière chronique, et que le trombone dût, conséquemment, échouer en des mains moins augustes, la fanfare tonitrua tout de même du Wagner. Le chœur d'hommes y alla de sa petite chanson de geste système Niebelungen ; et c'est l'illustre baguette de M. Duquesne, directeur de l'harmonie de Monthey, qui présida au pas-redoublé final. Assaisonnez ces trois plats, bruyamment musicaux du sel de l'enthousiasme-fin-de-trimestre, et vous aurez une idée de la furia avec laquelle nous fêtâmes le « Père Zarn ». Le lendemain ...

Avez-vous jamais médité cette angoissante vérité : Ce qu'il y a de plus beau dans la vie de collègue (les vacances) ne fait pas partie de la vie de collègue ?

Personnellement, le moins que je puisse en déduire, c'est que l'heure a sonné d'arracher de mes lèvres la trompette de la Chronique pour la déposer mélancoliquement dans l'écrin de l'Oubli, et d'accorder ma lyre au silence navrant de la Maison déserte.

*Mais mon cœur solitaire
Jette furtivement
Un regard circulaire
Sur le pays romand :*

En nos régions de « cimes altières », rien d'important à signaler pendant les vacances. A Sierre, Sion, Nendaz, Ardon,

Martigny et Champéry, activité de patrouilles : par groupes de trois, deux ou un, des chanoines opèrent des reconnaissances. Dans le camp opposé, essais de retraite élastique ; on renonce même à la reconnaissance.

Dans les lieux où règnent à jamais l'amour des lois, la liberté et la paix, Binggeli continue à déclamer du Corneille en descendant le Petit-Chêne, Ispérian fait du quatuor tout seul et Klopfenstein compose une musique de scène pour le « Mahomet » de Voltaire.

A l'un des bouts du canton de Berne, Polyeucte-Xipharès-Rodrigue Bosshart, debout dans sa chambre et dans sa dignité, sourit énigmatiquement avant de répondre à la question : « Rodrigue, as-tu du cœur ? » A l'autre bout, les scouts-routiers du Collège hurlent « Marie-Madeleine », sur les pentes de l'Oberland.

On m'a signalé que, le 11 janvier, une notable partie de la ville de Genève, munie d'étendards et de lampions, émigra comme un seul homme à Collex-Bossy pour fêter les seize ans de Maurice Maréchal. Nous nous unissons aussi respectueusement que tardivement à cette manifestation populaire pour exprimer à l'heureux jubilaire les sentiments avec lesquels nous sommes de son adolescence fraîche éclosé les fervents admirateurs.

J'ai gardé pour le dessert un fait presque atristant que miraculeux : il y eut un jour néfaste, fin janvier, où la bonne ville de Fribourg, avec ses remparts, sa cathédrale, son « Alma Mater » et surtout sa gare, disparut complètement de la face du globe ! Témoin en soit le voyage décevant de M. le Professeur de Philosophie. Parti des rives du Léman à destination de la capitale fribourgeoise, M. le Chanoine se trouva, dans le train, en éminente compagnie. Discussion philosophico-socialo-politique fort animée, jusqu'à l'instant où, sortis de la gare de... Fribourg, les deux interlocuteurs aperçurent la coupole du Palais fédéral. Horreur ! les subtilités dialectiques avaient tout simplement dépassé le « caput catholicum » pour aboutir au « caput politicum ».

Heureusement qu'au retour des vacances aucune dispute philosophique ne s'éleva dans nos compartiments ; les Valaisans auraient pu échouer à Paris et les autres à Milan. Nous sommes tous rentrés à St-Maurice, et le trimestre a commencé tout à fait normalement : la moitié du Collège a la grippe, la seconde moitié attend Carnaval. Il y aura un concert de l'Orchestre du Collège, avec le gracieux concours de l'« Agaunia », qui joue une petite pièce de Corneille ; je crois que ça s'appelle le « Cid ».

Hum !

POST-SCRIPTUM

La grippe a sévi, Carnaval a passé, le Carême bat son plein et les « Echos » n'ont pas paru !

